

Le voyage en miettes

Bernard Jolivald

« Les voyageurs sont comme les autres tirés de toutes parts par les puissances qu'aucun objet ne satisfait, par l'amour sans amant, l'amitié sans ami, la course sans parcours, le moteur sans mouvement, la force qui n'a jamais d'actualité : il n'y a pas d'objet, de dessein, d'occasion. »

Paul Nizan (*Aden-Arabie*)

Chapitre 1

Errances nubiennes

Préparer un voyage, c'est déjà le pervertir. À quoi bon définir un itinéraire, prévoir des points de passages obligés, visiter des sites estampillés qui feraient écran à la réalité ? J'avais besoin d'errances et de distances. J'avais besoin de m'égarer.

Le *Cleopatra*, un cargo mixte sur lequel j'avais embarqué à Beyrouth, avait mis le cap, au cours de la nuit, vers les côtes égyptiennes. On ne s'imprègne du mystérieux magnétisme d'un continent qu'en l'approchant par la mer avec l'infinie lenteur des navires. Il faut laisser à la terre inconnue le temps d'apparaître, mince filet sombre qui s'épaissit, côte indécise qui se garnit d'arbres, de palmiers, de maisons espacées encore lointaines. Il faut laisser le port s'ouvrir au voyageur, découvrir ses quais sans fin, ses grues comme des oiseaux assoupis, ses immenses entrepôts, ses navires de commerce, de guerre et de pêche de tous gabarits rangés côte à côte ou alignés à quai les uns derrière les autres.

Le cargo s'engagea à faible allure dans le dédale du port d'Alexandrie, parmi les bassins en cul de sac ourlés de navires inertes. Du haut du bastingage je regardais en bas un militaire suspicieux debout sur une vedette de la marine égyptienne qui accompagnait l'énorme masse du cargo. Il surveillait avec des jumelles les passagers agglutinés contre la rambarde, et gare à celui qui aurait eu des vellétés de photographier. En cet automne 1971, le pays encore en conflit larvé avec Israël vivait dans la méfiance.

Sorti de la zone portuaire et ses relents d'iode de l'odeur industrielle du crésol, je reçus comme un flash l'urbanisme anomique d'Alexandrie, l'animation bourdonnante de ses rues, le flot bruyant et nauséabond des voitures, des camions et des carrioles, l'aveuglante luminosité de son ciel blanc. La violence de ce déferlement de sensations nouvelles qui me grisèrent un instant, décrût au fur et à mesure que je cheminai dans les sombres avenues creusées comme des tranchées entre des rangées d'immeubles sans grâce.

Une errance le long du bord de mer déserté par les habitants en raison de la fraîcheur hivernale me conduisit jusqu'aux confins de

barres d'immeubles défraîchies qui s'arrêtaient net au sortir de la ville, comme coupées au couteau. L'avenue débouchait sur une esplanade d'une infinie tristesse qu'un muret en pierres séparait de la plage et du clapotis des flots.

Je n'en étais qu'aux prémices du voyage. J'avais hâte de m'enfoncer plus loin dans les terres, de quitter la bordure marine du continent. J'achetai un billet pour le Caire. J'étais pressé, toujours en retard sur moi-même.

Le train était bondé de soldats. Il y en avait partout, plein les compartiments, plein le couloir, en grappes sur les marchepieds et jusque sur le toit incurvé et sur la passerelle entourant le moteur de la locomotive diesel. Il régnait une ambiance rigolarde et joyeuse de permissionnaires rentrant chez eux. Des soldats se serrèrent afin de libérer une minuscule place assise. L'un d'eux me demanda en anglais d'où je venais. Sa curiosité satisfaite, il m'oublia aussitôt, ce qui me convenait car je me suis toujours tenu à l'écart des groupes d'hommes en uniforme. Ses rires se joignirent de nouveau à ceux de ses amis de régiment.

Je regardai par la fenêtre sans vitre les blanches voiles triangulaires des felouques qui glissaient au-dessus des rizières et des cultures. Je devinai sans jamais la voir l'une des branches du delta du Nil au-delà des champs et des palmiers doum hérissés de longues feuilles pointues en éventail. L'isolement mutique dans la foule bruyante de jeunes gens en uniforme parlant une langue que je ne connaissais pas me convenait.

Je me libérai au Caire de la horde turbulente qui dégringola avec ses bagages des portières, des fenêtres et des toits des wagons. Je les abandonnai sur le quai et découvrais depuis la chambre sommairement meublée d'un modeste hôtel une autre ville trépidante, qui vibronnait dans un concert ininterrompu de klaxons, de cris et d'invectives, de bruits aussi soudains qu'indentifiables, de coups de freins brutaux et de klaxons rageurs, rythmés cinq fois dans la journée par les longs et mélodieux appels à la prière que diffusaient des haut-parleurs installés sur d'innombrables minarets. Dans cet incessant vacarme, le Nil coulait majestueusement de part et d'autre de l'île de Zamalek. Le soir, les reflets bleutés de l'hôtel Sheraton se mêlaient sur les eaux du fleuve aux reflets dorés des lampadaires d'un pont.

Que faire dans une ville inconnue sinon la visiter ? Mais pas à la manière des touristes, pas en allant directement d'un site à un autre comme les enfants relient des points pour finalement former une figure prédéfinie et attendue. Je préférerais à cette approche normative une errance sans but le long des hauts murs en brique et des murets en sac de sable, au bord des trottoirs, censés protéger les bâtiments administratifs d'incertains bombardements. J'arpentais sous un implacable soleil les rues populeuses de la vieille ville bourdonnante de petits métiers. Je dépassai un homme assis au pied d'un escalier, la tête entre les mains et ses chaussures posées à côté de ses pieds nus. Il était véritablement à côté de ses pompes. Je croisai un chariot tiré par un bourricot, surchargé de passagers entourant un petit cercueil blanc. Le cocher criait de temps en temps afin que la foule dense des piétons et des carrioles dégage le passage. Pas de larme, pas de pleur. La masse des passants indifférents s'ouvrait et se refermait sur l'étrange convoi qui disparut au coin d'une rue.

Je me nourrissais du spectacle de la rue, je vampirais la vraie vie qui échappe au touriste trop pressé de s'enfermer dans la fraîcheur sépulcrale des musées climatisés où même le temps s'est figé. Et si je découvrais un chef d'œuvre architectural, un édifice grandiose, ce n'était que par hasard et sans regret ni appréhension d'avoir manqué d'autres merveilles.

Tout voyage se réduirait-il à un kaléidoscope d'images dont la plupart étaient vouées à tomber dans l'oubli ? Les souvenirs ne seraient-ils donc que la mémoire imparfaite de ces moments volatils, et la photographie que pratiquaient compulsivement les touristes, une dérisoire tentative de s'approprier l'apparence des choses vues et d'en conserver une pauvre trace ?

* * * * *

Je rejoignis le Soudan en remontant le Nil, non à la surface des eaux que je trouvais trop indolentes, mais par la voie ferrée qui longeait le rivage, dans le wagon de troisième classe d'un tortillard surpeuplé qu'envahissaient des volutes de poussière, torréfié par le soleil le jour, glacé la nuit sous un ciel noir piqué d'étoiles.

Il régnait dans le wagon une immobilité funèbre. Les visages fermés des passagers silencieux, la plupart en djellaba informe, contrastaient avec le défilement lent monotone et ininterrompu d'un paysage de carte postale, des aplats de terre ocre que les paysans

peinaient à travailler, des palmiers verts sous un ciel trop bleu et les voiles triangulaires d'un blanc éclatant des felouques.

Sur les banquettes en bois, chacun s'était momifié dans son petit linceul privatif, sans un regard ni la moindre curiosité pour l'étranger que j'étais. Je ne manifestais pas un désir particulier d'établir quelque contact. Mon esprit n'était occupé que par la distance, dans un paysage immuable que le train avalait sans se presser. Comme dans le delta du Nil, il arrivait que quelqu'un me demande en arabe, plus rarement en un rudimentaire anglais, qui j'étais, d'où je venais, où j'allais. Mes réponses laconiques – un prénom, un nom de ville, de pays – le satisfaisait. Puis il réintérait son silence.

Le train déversa ses passagers fourbus et empoussiérés dans la vespérale lumière dorée qui baignait le quai de la gare d'Assouan. Je trouvai un petit hôtel à trois sous pour la nuit et le lendemain, j'embarquais à bord du *S/S Ibis*, un vapeur hors d'âge, une ruine flottante, un assemblage de bois vermoulu et de fer peinturluré qui faisait la navette sur le lac Nasser, entre le colossal barrage d'Assouan et, en amont à des centaines de kilomètres plus au sud, l'embouchure du Nil. La chaudière qui trônait au milieu des passagers agglutinés sur le pont inférieur, enroulés dans d'épaisses cotonnades, laissait entrevoir un feu ronflant à travers de larges fissures et menaçait d'exploser à tout moment. Il y avait quelque chose d'inferral dans cette citerne incandescente d'où émanaient des lueurs rougeâtres qui dansaient sur les visages las des voyageurs.

Des hommes assis en tailleur s'écartèrent de mauvaise grâce pour me faire un peu de place. L'un d'eux grommela, me fit comprendre que les étrangers voyageaient d'ordinaire dans les cabines du pont supérieur qui convenaient mieux aux hôtes de marque et offraient plus de commodités. Les passagers peu fortunés relégués au ras des flots ne comprenaient pas mon insistance à vouloir voyager parmi eux. J'avais la naïveté de croire qu'en me mêlant au petit peuple j'en ferais partie, qu'il apprécierait ma présence, qu'il en résulterait de fructueux échanges. Mais il n'avait que faire de ma présence, le petit peuple. J'étais une pièce rapportée, un nanti puisque je pouvais voyager loin et longtemps. Je gêrais, je dérangeais. Je faisais injure à ceux qui ne voyageaient qu'obligés, et au prix fort eut égard à leurs maigres ressources.

Les rives du lac s'écartaient au fur et à mesure de la remontée de l'immense retenue d'eau, jusqu'à ne former qu'un mince fil irrégulier à l'horizon. Une immensité liquide clapotait au ras du bastingage. Le vieux navire paraissait n'avancer que très lentement malgré les efforts de la chaudière qui s'essouffait à actionner le moyeu de l'hélice. En fin d'après-midi, le ciel et les eaux s'assombrirent puis le soleil disparut dans un dernier flamboiement. Des lampes à acétylène suspendues au plafond bas projetaient en tous sens les ombres vacillantes des passagers. Rien n'était prévu pour dormir et sur le pont surpeuplé, la place était trop rare pour s'allonger. Emmitouflé dans mon sac de couchage – une feuille d'aluminium en sandwich dans de minces draps en nylon –, je m'efforçai de trouver un semblant de sommeil.

Tard dans la nuit, le navire s'échoua dans d'inquiétants raclements sur un banc caillouteux à fleur d'eau, grouillant de millions de crapauds que paniquait le faisceau mouvant d'un projecteur installé au-dessus de la cabine de pilotage. Les minuscules hordes de batraciens buboniques tentaient d'échapper à la lumière crue en se jetant convulsivement hors du cercle lumineux, épouvantés par la masse du navire qui en cisillant la rive, broya en un instant des centaines d'entre eux.

Le S/S Ibis recula dans un crissement de gravier. Il s'éloigna de l'îlot jusqu'à des eaux plus profondes. Puis il décrivit un arc et repartit, cap au sud. Le capitaine naviguait à l'estime. Le faisceau du projecteur se perdait dans l'obscurité. Le navire s'échoua une ou deux fois encore sur des îlots surpeuplés de crapauds. Puis il parvint à Wadi Halfa, au Soudan, en même temps que le jour.

Les passagers encore ensommeillés réunirent leurs affaires et se préparèrent au débarquement. Le port n'était qu'une jetée branlante conduisant à des autocars. Le lac de barrage avait englouti la vieille ville. La nouvelle cité avait été reconstruite à des kilomètres de là, en plein désert. Une petite guérite en planches, déjà cuite par le soleil, faisait office de poste de douane. Un train attendait à proximité.

Des autocars emportèrent une partie des passagers vers la ville nouvelle. Le train, semblable à celui qui m'avait emporté du Caire jusqu'aux confins méridionaux de l'Égypte, m'emporta plus loin encore vers le sud, à travers le désert de Nubie dont le sable odorant envahissait les wagons sans vitres par vagues diaphanes.

L'interminable traversée du monotone paysage minéral s'acheva à Khartoum, déprimante capitale du Soudan écrasée de soleil dont je ne savais rien de son histoire ni de sa géographie, sinon qu'elle était sur ma route pour nulle part.

L'auberge de jeunesse de Khartoum était un ensemble de bungalows construits à l'économie, irrégulièrement disposés autour d'une cour poussiéreuse au milieu de laquelle un acacia fournissait une ombre généreuse. J'y résidais dans l'indécision de la route à prendre. Je partageais un dortoir avec un Australien peu causant et quelques autres voyageurs dont j'ai oublié les noms et les visages.

Les pensionnaires se regroupaient par nationalité plus que par affinité. Des japonais peu amicaux restaient entre eux et préparaient en coassant des sandwiches de sardines à l'huile tartinés de confiture de prune. Des indiens rigolards qui faisaient le tour du monde à vélo étaient plus sympathiques. Ils racontaient volontiers leurs aventures vélocipédiques, comment ils avaient été coursés par une meute de chiens sauvages dans la descente du col de Khyber, entre le Pakistan et l'Afghanistan, comment un camion les avait ramassés à moitié morts de soif dans le désert iranien, et leur émerveillement lorsqu'ils découvrirent Paris. Ils crurent me faire plaisir en me montrant un article dans le quotidien France-Soir illustré d'une photo où ils posaient fièrement avec leurs vélos sur le parvis du Trocadéro, sur fond de tour Eiffel. Ils étaient attachants avec leur bonne humeur communicative, mais s'ils avaient su à quel point m'ennuyait leur tourisme besogneux, cet éloge de l'effort vain et des souffrances superflues à l'aune des kilomètres parcourus... Remonter l'Amazone en pédalo, faire le tour de l'Australie en tondeuse à gazon, traverser le désert de Gobi sur des échasses m'étaient d'une incommensurable inanité.

Les voyageurs passaient le plus clair de leurs journées le nez plongé dans des cartes de géographie étalées à même le sol. Ils supputaient la suite du voyage en milliers de kilomètres, se souciant du coût de l'hébergement dans les villes et spéculant sur leurs chances de trouver en quelque pays lointain un travail, n'importe lequel, qui leur permettrait de continuer leur périple ou refaire la route en sens inverse. J'y pensais parfois vaguement moi aussi, mes économies ne seraient pas éternelles, il faudra bien un jour où l'autre que je me refasse... Mais ce projet de m'établir pour quelque temps me paraissait irréel, une inopportune parenthèse dans un voyage que je préfèrai imaginer pour un temps encore sans bornes.

Aux confins du Soudan, la frontière avec l'Éthiopie, la voie royale pour rejoindre le Kenya et la Tanzanie qu'empruntaient les voyageurs britanniques et nordiques, était fermée. L'immense contrée désertique qui s'étendait vers l'Est et s'arrêtait au pied de la forteresse abyssine était pour les voyageurs un obstacle qui ne pouvait être franchi que par la voie des airs. Les autorités éthiopiennes exigeaient non seulement un billet d'avion pour entrer dans le pays, mais un autre aussi pour en sortir. Outre qu'elle était onéreuse, cette option allait à l'encontre de ma conception du voyage. L'avion n'était pour moi qu'un moyen de déplacement, une commodité pour gagner du temps. Je me refusais cette facilité qui engloutirait en peu de temps le budget de plusieurs semaines de route.

Les voyageurs étudiaient avec des mines soucieuses des itinéraires de contournement par l'Afrique centrale et le Zaïre. La plupart ne connaissaient pas le français, ou si peu, de vagues souvenirs scolaire, d'inutilisables bribes de phrases toutes faites. Cumuler la barrière de la langue locale, la barrière de la langue véhiculaire et les aléas du voyage les tracassait. La francophonie était pour eux une entrave dont ils se seraient bien passés. Ils enviaient la possibilité dont je jouissais de parcourir ces pays sans obstacle linguistique et contrairement à la majorité d'entre eux, sans la contrainte d'un visa.

Un Allemand, Wolfgang, se prit d'amitié pour moi parce que je parlais sa langue. Je n'en avais aucun mérite, c'était un héritage familial mais il n'en fallut pas davantage pour tisser quelques liens. Bien que jeune, son visage rond et blafard laissait déjà deviner les traits du futur petit vieux aux touffes de cheveux jaunes clairsemées. Il était toujours en mouvement, s'activant d'un bungalow à un autre où il échangeait quelques mots avec les uns et les autres. À l'instar des autres pensionnaires, il ne descendait que rarement en ville car l'écrasant soleil qui rôtissait l'avenue privée d'ombre n'incitait guère aux longues marches. Arrivé dans le centre ville torride, il ne restait plus qu'à errer ivre de lumière le long des larges avenues monotones et désertes bordées de tamaris et de murs aveugles puis, au retour dans la tiédeur du soir, traîner le poids de son ennui jusqu'à l'auberge de jeunesse.

Le seul passe-temps des voyageurs était la visite d'une sombre épicerie de quartier où ils achetaient à un prix raisonnable des tranches de fromage fondu de Hollande périmé, des boîtes de conserve douteuses et des galettes de pain qui se transformaient en

contreplaqué si elles n'étaient pas consommées dans l'heure. À la nuit tombée, des marchands ambulants au teint cuivré, vêtu d'une liquette qui fut naguère blanche, s'installaient au bord des trottoirs et touillaient d'énormes lessiveuses fumantes dans lesquelles mijotait le fouhl, des fèves longuement bouillies. Ils les déversaient à la louche dans des écuelles, les nappaient d'huile d'olive et ajoutaient une pincée de sel et une autre de paprika.

Assis en cercle, des groupes de soudanais trempaient un morceau de pain plié dans le fouhl huileux, qu'ils utilisaient comme une cuillère. Ils hélèrent les voyageurs de passage par des *come on*, par des *hey! John!* – car pour eux tous les occidentaux s'appelaient John – et les invitaient à partager leur repas. La conversation se limitait à quelques mots d'arabe que Wolfgang et moi avions glanés de ci de là. Nos efforts pour comprendre leurs questions et y répondre, notre accent aussi, les amusaient. Savoir d'où nous venions, connaître nos prénoms suffisait à leur contentement. Ils reformulaient inlassablement les mêmes questions qui appelaient les mêmes réponses. Ils s'esclaffaient de ne pas parvenir à prononcer le « p » de Paris qui, malgré leurs efforts, restait un « b ». Or à Khartoum, Bahri, comme ils disaient, était le nom du quartier au nord de la ville. En dépit de la pauvreté lexicale qui confinait au niveau zéro de la communication, il restait cependant le bonheur d'un instant partagé, la découverte de l'autre, fut-elle superficielle. À peine avions-nous quitté un groupe que quelques rues plus loin, un autre nous hélait. Refuser de partager le repas était impensable. Nous rentrâmes plus d'une fois gavés de fouhl.

Wolfgang me proposa un soir d'aller voir des femmes. Il avait découvert un quartier réservé à Omdurman, l'ancienne capitale soudanaise qui jouxtait Khartoum. Depuis mon arrivée dans le monde arabe, je m'étais fait à l'idée de pays privé de femmes, même si j'en aperçus qui faisaient leur marché au crépuscule, à la lueur des lampes à acétylènes, un cabas au bras, le visage délicatement voilé de dentelle translucide.

* * * * *

Dans ce pays confit dans un puritanisme suintant de misère sexuelle, la proposition de Wolfgang suscita plus de curiosité que d'appétence.

Nous traversâmes Khartoum sur le tard, après la dissipation des grandes chaleurs. Un pont en fer éclairé de loin en loin franchissait la jonction entre le Nil blanc et le Nil bleu et conduisait aux quartiers

vétustes de l'ancienne capitale. Nous dépassâmes le mausolée du Mahdi dont les coupoles métalliques oblongues, portant un croissant à leur sommet, scintillaient sous la lune, puis nous nous enfonçâmes dans un labyrinthe de rues sablonneuses chichement éclairées, entre des carrioles détachées des chevaux et garées n'importe comment, des lits en cordes de sisal sur lesquels dormaient profondément des hommes enroulés dans un drap, et tout un capharnaüm d'objets hétéroclites, des jantes traînant près d'un garage, une épave de voiture, des dalles en ciment brisées, arrachées à ce qui fut un trottoir.

Au détour d'une rue plus sombre encore que les autres, deux ou trois files de soudanais, la plupart en gandourah et turban, se tenaient immobiles devant des portes en bois. L'une d'elles ne tarda pas à s'ouvrir. Un homme en sortit la tête basse et se dépêcha de disparaître, avalé par l'obscurité, tandis qu'un autre s'engouffrait aussitôt dans l'ancre obscur. La discipline dans les rangs était surprenante, sachant que dans ces contrées, des hordes brillardes se pressaient frénétiquement devant les cinémas, chacun jouant violemment des coudes pour entrer le premier, surtout lorsqu'un film occidental, promesse d'actrices dévêtues, était à l'affiche. Mais aux portes du bordel, chacun se tenait impassiblement dans la file, penaud et la libido en veilleuse, attendant solitairement son tour.

Wolfgang semblait coutumier les lieux. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il venait. Il était d'humeur folâtre, comme toujours. Nul ne nous prêta attention. La file s'amenuisait rapidement. Les clients entraient, d'autres sortaient. L'abattage était rondement mené.

Ce fut mon tour. Négligemment appuyé contre le mur dans le recoin d'une entrée, un homme au physique de démenageur vêtu d'un marcel raidi de vieille sueur me regarda passer. Je poussai une porte en bois. La pièce était faiblement éclairée par une ampoule nue. Je distinguai une forme féminine dans la pénombre, une femme d'âge mûr, pour le peu que je pus en voir, couchée sur un lit en cordes, sous un portrait défraîchi du président Gaafar Nimeiry qui toisait les ébats d'un regard ténébreux. Une tenace senteur d'encens masquait les odeurs de fauve. Le visage de la prostituée était à peine discernable dans l'obscurité.

Prévoyant et prudent, Wolfgang m'avait donné un préservatif. C'était la première fois que j'en utilisais un. D'épouvantables anecdotes couraient parmi les routards à propos des maladies sexuellement

transmissibles. Il se racontait des histoires de chertouilles grandioses, de blennorragies incurables et d'ablations du gland propres à décourager les lubricités les plus effrénées.

Sa lourde robe d'épaisse toile sombre était remontée juste ce qu'il fallait sur ses cuisses pour faire la petite affaire. Elle était là, les bras le long du corps, attendant que cela se fasse. Il y avait quelque chose de morbide dans sa passivité, une impression de chambre funéraire que suscitaient les quatre murs presque noirs sous le plafond bas.

La femme attendit que j'aie enfilé le préservatif. C'était pour elle un répit avant que l'abattage reprenne. Lorsque je m'en approchai par l'avant du lit, une fugace lueur illumina ses yeux. J'étais un client exotique. Le regard de nouveau sombre, elle écarta les jambes d'un mouvement mécanique. Pas de câlin, pas de préliminaire. Même la caresse le long de sa jambe ne fut qu'utilitaire, réduite à un relevé topographique à tâtons. Le service était minimal, un orifice à disposition du client quelque part dans les obscures profondeurs de la robe.

La sordide relation à l'aveuglette fut menée rapidement sans même un crissement du lit en bois, rudimentaire mais solidement construit. Ce fut une sexualité animale ; j'eus beau guetter une trace d'émoi ou de sentiment, rien ne transparut. Elle n'exprima pas le moindre plaisir, qui lui était au demeurant impossible et sans doute interdit. Hermétique à tout échange humain, les bras abandonnés le long du corps, elle n'était que passivité exposée à toute la misère sexuelle qui défilait à la hâte dans son pauvre gourbi. Il y avait de la nécrophilie dans cette passe.

Je payais la passe au peu avenant personnage que j'avais entr'aperçu en entrant. Le montant était si dérisoire que j'eus l'impression de lui faire l'obole. La présence de prostituées dans un pays aussi prude m'étonna.

- *Elles ne sont pas d'ici*, rétorqua le souteneur passablement agacé.

- *D'où, alors ?*

- *D'ailleurs. Du Moyen-Orient, d'Égypte, mais pas d'ici.*

Il était policier. Le proxénétisme améliorerait son ordinaire.

Wolfgang ne fut pas long à ressortir d'un bouge voisin avec cette expression un peu absente, les yeux emplis d'obscurité, que l'on a en

quittant une salle de cinéma pour le plein jour. Il me demanda si cela c'était bien passé. Je lui répondis que oui et nous n'en parlâmes plus.

Dans la chaude brise nocturne, nous marchâmes le long de rues qui nous parurent plus longues encore que sous le soleil, puis le long des quais dominant le Nil bleu aux eaux noires et mouvantes, puis le long d'avenues dont les réverbères se succédaient loin dans la nuit, jusqu'à l'auberge de jeunesse éclairée juste ce qu'il fallait pour en trouver le chemin entre des haies de figuiers de Barbarie aux senteurs entêtantes.

Un jour que je rentrais d'une promenade dans la fournaise environnante, Wolfgang n'était plus là. Nul ne sut me dire quand il avait quitté l'auberge de jeunesse ni pour où. Cela n'avait pas d'importance.

Je n'avais pas l'intention de m'éterniser à Khartoum. Bifurquer vers la grande forêt centrafricaine ne me tentait pas. Je tenais à rester à proximité de la mer Rouge qui exerçait sur moi un étrange magnétisme. Je consultai la carte et découvris des noms – Suakin, Port-Soudan, et plus loin vers le sud, Massawa, Assab – qui s'imposèrent dans mon esprit non par leur consonance, mais parce que l'évocation cartographique de ces lieux éveillait en moi de mystérieuses réminiscences. J'ai de tous temps été attiré par l'atmosphère de bout du monde propre à tous les ports maritimes, et l'impression d'antichambre d'un improbable ailleurs.

Avec un peu de chance, je trouverais à Port-Soudan un bateau pour Massawa, en Erythrée, une option certainement moins coûteuse que l'avion. Je me persuadai qu'à la descente du bateau, les autorités m'accorderaient un visa de transit.

Je me renseignai sur l'itinéraire. J'avais le choix entre d'une part le train qui remonterait vers le nord jusqu'à Atbara avant de bifurquer vers l'est, droit sur Port-Soudan, et d'autre part le trajet en camion sur les pistes du désert de Nubie. La nouveauté de l'expérience m'incita à choisir la route.

Des camions aux formes rebondies, des *lorries* comme on les appelait ici, quittaient quotidiennement un vaste parking dans la zone industrielle au nord de Khartoum. Ils prenaient des passagers. Les places en cabine étaient les plus chères. Les voyageurs désargentés montaient sur le plateau à ridelles, sur la cargaison, parmi des caisses, des sacs, des cartons, des chèvres, des moutons ou de la volaille.

Je m'installai sur le chargement d'oignons d'un camion Bedford hors d'âge dont la couleur bleue avait été délavée par des décennies de soleil et poncée par les particules de sable projetées par le vent. Des passagers s'étaient agglutinés sur le plateau, calés contre la cabine et indifférents au paysage. Le camion quitta Khartoum North et sitôt après le goudron, il s'engagea en vibrant de toutes ses tôles sur une infinie piste sablonneuse. Le désert s'étendait devant jusqu'à un horizon incertain. Trois autres camions nous suivirent de loin avant de prendre d'autres directions.

Nous traversâmes des villages aux rues vides écrasées de chaleur. Nous dépassâmes des carcasses de camions dont il ne restait que les longerons décharnés, quelques tôles noircies et des ridelles tordues. Au milieu de la journée, les chauffeurs m'invitèrent à partager le thé, le pain et une platée de fohl. Un mécano taquina un petit vieux tout desséché qui s'énerva et bavant de rage, tenta de le frapper en retour avec sa canne en bambou. Je restai étranger à cette scène grotesque, et à vrai dire étranger à tout. J'étais dans une bulle qui filtrait le monde.

Le camion reprit la route, s'arrêta de nouveau en soirée puis il roula sous un ciel noir scintillant de myriades d'étoiles. Loin de la pollution lumineuse qui éteint les astres dans les pays riches, la Voie lactée barrait la voûte céleste d'une coulée stellaire d'une extraordinaire blancheur.

De profondes ornières piégeaient les essieux, provoquant de formidables secousses. Le camion manqua plus d'une fois de verser tandis que la brise nocturne devenait glaciale. Je me cramponnais à une barre transversale comme au bastingage d'un navire pris dans une tempête minérale. Peu après minuit, le camion s'arrêta. Je parvins enfin à dormir, roulé dans le sac de couchage et protégé du vent par les planches latérales du plateau. Mais à trois heures, une secousse me réveilla. Le camion s'élançait de nouveau sur la piste en brinquebalant en tous sens, me projetant en l'air avec les sacs d'oignons qui retombaient lourdement sur les plaques métalliques du plateau.

Le vent avait forci. Au petit jour, une tempête de sable filtra l'atmosphère qui devint rouge. Nous traversâmes un village de maisons en pisé aux rues étroites envahies de congères de sable rouges accumulées tout au long de façades aveugles et de hauts murs en terre rouge. Des fumerolles rougeâtres s'effiloçaient dans

les ruelles perpendiculaires. Le camion roulait et tanguait avec précaution dans ce camaïeu de rouges qui absorbait tous les sons, tous les bruits et jusqu'au grondement du moteur. Un cri déchirant s'éleva sans que je puisse en localiser la provenance, sans que je parvienne à savoir si c'était le cri d'une bête ou celui d'un humain, si je l'avais rêvé dans le demi sommeil qui m'avait surpris ou s'il avait véritablement retenti. Nul sur le plateau ne sembla l'avoir perçu. Assis en tailleur ou les jambes allongées, le visage figé, ils laissaient leur corps balancer mollement au gré des embardées. Le silence retomba sur le village tandis que le camion continuait de se frayer péniblement un chemin dans le flot de sable rouge pulvérulent.

Je fermais les yeux et pendant un instant, il me sembla que l'univers rouge n'existait plus, qu'il n'avait jamais été, que tout mon voyage n'était qu'une illusion dont il ne me reviendraient peut-être que quelques bribes, que le ronronnement opiniâtre du moteur était celui d'un appareil électroménager et que si à l'instant j'ouvrais les yeux, je me découvrirais dans ma chambre que je n'avais jamais quittée. Mais il y avait la réalité de l'infemale chaleur, de l'odeur du sable et de son goût sur mes lèvres, les yeux qui piquaient et que je pouvais rouvrir en toute tranquillité, car j'étais bel et bien dans le désert, à bord de ce camion qui roulait, tanguait et manquait de chavirer.

Je passais une seconde nuit glaciale sur le chargement sans cesse secoué. Dans la lueur jaunâtre du petit matin, le camion s'engagea dans une large vallée pelée taillée à travers une chaîne de montagnes peu élevées. À l'heure où les rêves et les cauchemars déteignent sur le demi-sommeil, j'aperçus à flanc d'un coteau aride, sur l'autre versant du vallon, d'immenses mosaïques de pierres colorées méticuleusement disposées sur la pente. C'étaient des blasons de régiments britanniques, mornes vestiges de faits d'armes oubliés. Aucun des passagers qui frissonnaient dans le froid ne les regarda. Nul n'avait jamais osé déplacer ou emporter le moindre caillou. Les tribus bédouines et Hadendoa prêtaient-elles un caractère sacré à ces lieux, comme partout où se déroulèrent de mémorables batailles ? Je laissai mon imagination vagabonder, peupler la colline d'une armée fantôme consignée là pour l'éternité.

J'arrivai à Port-Soudan en fin de matinée épuisé, salué par les coassements de corbeaux juchés sur chacun des réverbères d'une interminable avenue. La lourde atmosphère chargée de relents iodés collait à peau.

Le camion s'arrêta. Je descendis et me rendis directement dans la zone portuaire. Écrasée sous une aveuglante lumière blanche, elle était déserte. Les quelques grues sur les quais en ciment éclaté, leur flèche triangulaire piteusement pointée vers le sol, ressemblaient à d'énigmatiques squelettes d'oiseaux désœuvrés. Une douzaine de cargos étaient amarrés. Je montai à bord du *Norwid*, un navire polonais immatriculé à Gdynia dont la peinture presque neuve et les cuivres astiqués inspiraient confiance. J'expliquai au capitaine, un homme affable, bienveillant et francophone, que je désirais me rendre à Massawa où l'on me délivrerait sans doute un visa en débarquant. Mais le navire était en partance pour plus loin, pour Mombasa, au Kenya, et en dépit de sa bonne volonté, il lui était interdit de prendre des passagers.

Le capitaine m'apprit qu'un navire grec et un navire britannique en partance dans quelques jours devaient faire escale à Djibouti, dans le Territoire Français des Afars et des Issas. Voilà qui éliminait l'épineux problème du visa.

Le cargo grec était une épave flottante rongée par la rouille qui ne me sembla peu en état d'affronter les violences des mers. L'équipage nonchalant, affalé sur le pont, était à l'image du bâtiment : sale et peu avenant. À peine étais-je monté sur la passerelle qu'un matelot grasseyeux s'interposa et m'assura sans aménité que le navire ne prenait pas de passager. L'accueil fut plus civilisé sur le navire britannique, mais un officier m'affirma qu'il ne ferait pas escale avant Le Cap, en Afrique du Sud. Mon projet de bateau-stop tombait à l'eau. Compatissant, le cuistot d'un cargo panaméen, le *Ferax*, m'offrit un thé au lait.

Port-Soudan s'étendait à ras de terre sous un ciel lourd de nuages gris. Les avenues rectilignes, extraordinairement larges et sans fin, décourageaient toute errance. J'avais atteint le bout du monde. Je n'imaginai plus rien au-delà des eaux tièdes et visqueuses de la mer Rouge.

Je m'installai à la terrasse de l'un des rares cafés de la ville. Il ressemblait à une brasserie française avec ses tables carrées et ses chaises cannées. J'étais le seul consommateur, du moins jusqu'au moment où un Noir de petite taille d'une soixantaine d'années s'approcha et engagea d'emblée la conversation en français. Il était sénégalais, s'appelait Jean et attendait une opportunité de traverser la mer Rouge pour se rendre en pèlerinage à La Mecque.

Nous alternâmes des tournées de thé âcre servi dans des petits verres que l'usure avait rodé. Jean avait traversé tout le continent africain à pied, de l'ouest à l'est. Deux ans qu'il était sur la route, mais le temps semblait ne pas être son souci, et des soucis, il semblait ne pas en avoir. Il émanait de lui une insouciance confinante au fatalisme. Tout ce qui pouvait advenir étant écrit, croyait-il. Pourquoi s'en ferait-il ? Je ne sus pas comment ni de quoi il vivait.

Un ami de Jean arriva quelques minutes plus tard et s'installa à la table. Lui aussi s'appelait Jean. J'étais assis entre les deux : Jean Missec à ma droite et Jean Séberg à ma gauche, une petite cinquantaine d'années et le visage tordu par quelque maladie. Je ne me risquais pas à une allusion cinématographique déplacée quant à ses prénom et nom car dans cette terre lointaine, je me devais de conserver des alliés.

Nous restâmes longtemps à la terrasse du café. Puis Jean et Jean m'entraînèrent vers un vieil autobus qui arriva à toute vitesse et s'arrêta à un poteau rouillé qui autrefois marquait la station. L'autobus presque vide nous transporta jusqu'à une esplanade de sel qui s'étirait en pente douce jusqu'à des maisons en bois juchées au sommet d'une colline. Nous cheminâmes longuement à travers des blancheurs salines mêlées de traînées de terre noire. Une demi douzaine de maisons en planches noire comme de la suie, se confondaient avec le ciel fuligineux. Construites sans souci d'alignement, comme jetées au hasard sur la colline, elles évoquaient par leurs proportions les maisonnettes d'un jeu de Monopoly. Le vent se leva tandis que nous gravissions la pente sous des nuages si bas qu'ils semblaient à portée de main. Bien qu'empêtrés dans leur gandoura, Jean et Jean gravirent vaillamment la cote.

En contrebas vers la mer à peine discernable dans des brumes crépusculaires, les réverbères de la zone portuaire s'allumèrent tous ensemble. Ce furent d'abord de timides lueurs orangées vacillantes puis leur intensité augmenta. Elles brillèrent comme un chapelet de perles contournant la masse sombre des entrepôts.

Je suivis Jean et Jean dans l'une des maisons. À l'intérieur, le sol était en terre battue. Il y avait des bancs et de grandes tables. Dans le fond de l'unique salle, des femmes en longues robes sombres s'affairaient autour de lessiveuses contenant un brouet mousseux tiède et ocre évoquant l'eau de vaisselle. Des grandes et des petites

moitiés de coques de calebasse jaunâtres étaient empilées contre une cloison. Les plus volumineuses pouvaient contenir plusieurs litres.

Le plus âgé des deux Jean, échangea quelques mots avec l'une des femmes qui touillait énergiquement la préparation. Elle lui répondit sans la quitter des yeux.

- *La bière de mil est presque prête*, me traduisit Jean.

Il trempa son doigt dans la mousse grailonneuse et la goûta :

- *Elle sera bonne*.

Il ne me proposa pas de goûter le breuvage peu ragoûtant.

Les maisons étaient toutes pareilles, avec le même mobilier et le coin où les femmes préparaient la bière. Nous entrions dans une bâtisse pour en ressortir presque aussitôt après que Jean l'ancien se soit renseigné sur la qualité et le prix du breuvage. Les deux Jean recherchaient le meilleur rapport qualité-prix. Dans chaque maison, un espace à part avait été aménagé, dépourvu de bancs et de tables, séparé de la salle par une cloison qui nous arrivait aux épaules.

- *C'est pour ceux qui ne supportent plus la bière*, m'expliqua Jean l'ancien.

Toutes ces maisons étaient des lieux de saouleries à la bière de mil. L'espace à part était une pièce à couver.

Des hommes arrivèrent, seuls ou par petits groupes. Les maisons s'emplissaient. Les femmes finissaient de préparer la bière qu'elles touillaient avec d'énormes louches en bois. Une odeur végétale douceâtre, limite écœurante, se répandait jusque dans les ruelles.

Des arrivants interrogèrent Jean et Jean sur ma présence incongrue. Des étrangers, des occidentaux de surcroît, on en voyait rarement par ici, peut-être même jamais. Leurs regards de côté ou par en dessous me laissaient à penser que je n'étais pas le bienvenu. L'un des Jean intercèda pour moi. Il y avait de la méfiance et de la défiance dans l'air. Et puis, le Blanc était mal vu. Les conciliabules portèrent ensuite sans doute sur des sujets moins pernicieux car plus personne ne s'intéressa à moi et les deux Jean parurent plus détendus. La bière de mil commença à circuler dans les travées, portées par des femmes sombres et mutiques, soutenant des deux mains les volumineuses Calebasses. Le breuvage n'était pas très alcoolisé ; il fallait en ingurgiter beaucoup pour atteindre l'ivresse. À

toutes les tables, les hommes s'y employaient assidûment, portant à leur bouche le rebord de l'encombrant et pesant récipient. Ils buvaient par longues rasades, le visage masqué par le récipient. Sitôt vides, lesalebasses étaient remplacées. Les hommes tendaient un billet de banque aux femmes qui revenaient avec de nouvelles calebasses débordantes de mousse qu'elles déposaient devant eux sans le moindre sourire. Il n'était pas compris dans le prix.

Assis côte à côte, Jean et Jean vidaient picolaient sans discontinuer, oublieux de tout et de tous. Eux ordinairement si bavards ne disaient plus rien. La bière de mil les occupait entièrement, la convivialité n'était plus de mise. Comme je n'avais rien commandé et que mes hôtes s'étaient sagement gardés de m'en proposer, je restais assis à l'écart, à l'extrémité du banc, contemplant l'inlassable va et vient des serveuses, et le généreux remplissage des calebasses à la louche en bois.

S'apercevant de ma présence, Jean le jeune fit signe à une serveuse de m'apporter une calebasse. Il avait eu la délicatesse d'en désigner une d'assez petite taille. L'aspect du brouet qui pétillait légèrement n'était pas attirant mais son goût, que je testai du bout des lèvres, était presque acceptable. La femme interrogea Jean.

- *Elle demande si tu aimes ça*, me traduisit-il.

Je lui répondis que oui. Le local s'était bien rempli. Les serveuses que les clients hélaient sans aménité trottaient en tous sens, se dépêchant de renouveler le breuvage. Il débordait parfois d'une calebasse, dégoulinait de la table puis il s'épanchait sur la terre battue qui l'absorbait aussitôt. Des consommateurs grisés par les litres de bière s'invectivaient entre eux. Des éclats de voix provenant de la rue laissaient craindre des rixes. L'ambiance devenait chaude.

Mon regard s'attarda sur une femme tournée vers le mur qui touillait son brouet. Ses cheveux dénoués, contrairement aux autres femmes qui les portaient en chignons, lui tombaient en tortillons sur les épaules recouvertes par l'épaisse toile de sa robe. Sa taille plus fine que celle des autres femmes me laissa penser qu'elle était la plus jeune, la plus belle.

Elle se retourna. Son visage encadré de cheveux noirs ondulés était d'une dureté qui contrastait avec les rondeurs pommelées des visages des femmes plus âgées. Elle se planta devant moi dans l'allée centrale, ébouriffa sa tignasse et s'avança d'un pas décidé.

Puis elle recula et s'avança de deux pas cette fois en relevant sa robe afin de découvrir ses chevilles. Elle recula de nouveau et s'avança encore près dans le brouhaha de la salle, remontant sa robe jusque sous les genoux. C'était comme un quadrille sans musique, une séquence de cinéma muet à laquelle les effluves de bière de mil n'étaient pas étrangers. Au troisième pas de danse, ses mains tenant fermement sa robe, elle dévoila ses cuisses.

- *Elle te veut*, ricana Jean le vieux.

Son audace était inaccoutumée dans un pays où les femmes étaient tenues. Des hommes aux alentours, grisés par l'alcool, observèrent l'événement avec intérêt. L'étranger que j'étais, représentant bien involontaire de pays aux mœurs qu'ils savaient plus relâchées, suscitait sur cette femme des désirs qui échappaient à leur entendement.

Elle recula pour mieux s'élançer, pour arriver plus près de moi encore. Indifférente aux hommes que son manège avait attirés et qui se demandaient jusqu'où elle irait, elle se cambra le bassin en avant puis, le regard rivé sur le mien, elle releva haut sa robe, découvrant une abondante toison dans le froissement du tissu.

La brutale vision du sexe électrisa des hommes qui empoignèrent fermement les bras de la femme. Sa robe retomba. Elle se débattit sans conviction tandis qu'ils la tiraient en arrière et l'entraînaient hors de la salle en adressant quelques mots à ceux qui se trouvaient là.

- *Ils disent que c'est une folle*, traduisit piteusement Jean Séberg dans un rictus.

Les hommes qui avaient assisté à la scène se dispersèrent. Ceux qui venaient de jeter la femme à la rue revinrent, mission accomplie. Tous se dépêchèrent d'oublier la lubricité subversive dont ils venaient d'être les témoins et rejoignirent leurs tablées. Jean et Jean commandèrent d'autres calebasses débordantes de bière de mil. Ils ne furent bientôt et de nouveau préoccupés que par cette seule affaire : boire, boire et reboire. Dans toutes les maisons, les hommes buvaient comme des trous dans une ambiance morose, le visage perdu dans les relents végétaux, les yeux dans la mousse, ignorant les éclats de voix et les claquements de porte. Les moins résistants se dirigeaient en titubant de l'autre côté de la salle, vers la pièce à cuver où ils s'affalaient dans des mares de brouet, de vomis et d'urine.

L'incident révéla l'incongruité de ma présence en ces lieux. Les avances de la serveuse auraient pu mal se terminer, ses débordements sexuels parmi des hommes déjà bien alcoolisés auraient pu tourner au drame. Je n'étais pas tranquille, je me mis sur mes gardes. Je me méfiais de chacun, y compris des deux Jean car je ne savais pas s'ils avaient l'alcool mauvais ou non. Je ne savais pas si imbibés de bière de mil, ils sombreraient dans une douce léthargie ou si au contraire l'alcool les exciterait. Le moindre événement, un regard mal interprété, le refus même poli d'une autre tournée, pouvaient être mal perçus et déclencher des hostilités dont je ferais assurément les frais. Je craignais aussi les querelles dans lesquelles je ne serais pas impliqué car dans ces pays, il n'est pas rare que les protagonistes d'une rixe se mettent subitement d'accord pour régler leur différent sur le dos de l'étranger.

Je quittais les lieux discrètement, laissant les deux Jean en tête-à-tête avec leur calebasse fumante. Sur le seuil, une bourrasque de vent emporta les douceâtres relents végétaux qui s'échappaient par la porte restée entr'ouverte. Je louvoyais entre quelques flaques douteuses et ignorais la silhouette à la démarche incertaine qui pissait dehors avant de revenir vers le rectangle de lumière d'une porte et reprendre sa saoulographie. Je scrutais les rues dans le vain espoir d'apercevoir la serveuse et me rassurer sur son sort.

Je redescendis vers la ville à travers la saline engluée dans la nuit noire, seulement guidé par les chapelets de lumières du port, posant à chaque pas le pied avec précaution afin ne pas trébucher contre des cailloux ou glisser dans une profonde ornière de sel et de terre mêlés. Il n'y avait plus d'autocar à cette heure. Je marchai d'un réverbère à un autre jusqu'au poste de police où j'avais obtenu de déposer mon sac à dos. Tout le monde trouvait son compte à cet arrangement. Les policiers parce qu'ils pouvaient me surveiller en permanence, – tout étranger devait se déclarer dans les villes qu'il traversait – et moi parce que je bénéficiais d'un hébergement gratuit.

J'avais déroulé mon sac de couchage dehors, sur le perron en ciment sous un étroit préau venté. Couché dedans, je percevais les moindres aspérités du sol. Je n'étais pas difficile, je suis toujours parvenu à dormir n'importe où, dans n'importe quelle condition. Ma seule inquiétude était la pluie contre laquelle je n'étais que peu protégé. Une improbable averse menaçait. Les policiers de service pour la nuit allaient et venaient dans le bureau vétuste mal aéré et pauvrement éclairé. Il déplaçaient des chaises, s'y laissaient choir en

parlant fort, se levaient et revenaient. Leur bruyante oisiveté me gênait, m'empêchait de trouver le sommeil et lorsque j'y parvenais, je me réveillais presque aussitôt. Je contemplais depuis le ras du sol, à vue d'insecte, les lignes de fuite de l'avenue, de sa large chaussée bordée de trottoirs et de ses deux rangées de lampadaires qui s'amenuisaient et se perdaient au loin.

Une caravane de dromadaires arrivée du fin fond de l'avenue remonta la chaussée déserte, conduite à travers la nuit poisseuse par un homme seul à l'imposante chevelure crépue, les avant-bras reposant sur un vieux fusil porté en balancier sur la nuque. Je regardais comme dans un rêve ce bestiaire exotique cheminant à l'amble au son étouffé de leurs pas lents, que ma vision en contre-plongée rendait plus imposant encore. Quelque temps après que l'onirique équipage eut disparu et que le silence se fut réinstallé – je m'étais assoupi entre temps – un formidable rugissement de fauve retentit, venu d'au-delà des toits ou de nulle part. Je relevais légèrement la tête, recherchant une présence dans les parages. Il n'y avait plus personne dans les rues. À l'instar du cri déchirant dans le village rouge, j'avais peut-être été le seul à l'avoir entendu. Je me rendormis jusqu'à l'aube blême cette fois. Les policiers m'offrirent le thé. L'hospitalité n'était pas un vain mot dans ce pays.

Je n'avais rien à attendre de cette ville déprimante et sans relief où tout était si bas, la mer étale et l'écrasant ciel uniformément gris. Une dernière tentative de trouver un bateau pour Djibouti en faisant la tournée des compagnies maritimes se solda de nouveau par un échec. J'avais bien cru pouvoir embarquer à bord de l'*Hellenic Hero*, un navire grec qui avait plus fière allure que les autres bâtiments de cette nationalité. Mais le commandant était plus que réticent. Il me renvoya vers la State Trading Corporation, la compagnie qui m'avait envoyé à lui, puisque seul maître à bord il avait décidé de ne pas m'embarquer. Me voyant revenir, le directeur écourta ce jeu de ping-pong en décrétant que l'*Hellenic Hero* avait changé de route et qu'il ferait escale à Aden. Je décidai alors de quitter Port-Soudan pour Kassala, une petite ville soudanaise proche de la frontière érythréenne. Un train y conduisait.

* * * * *

Le tortillard à wagons de bois quitta la ville portuaire au milieu de la journée. Je n'étais pas mécontent de laisser derrière moi son

atmosphère humide, ses déprimants corbeaux et ses maisons trop basses.

Je voyageais une fois de plus à l'économie, en troisième classe sur des banquettes en lattes de bois, seul étranger parmi des soudanais enfermés dans les plis et replis de leur longue tenue traditionnelle informe. Ils chiquaient un mélange d'herbes et de tabac. L'air s'engouffrait par chaudes bouffées à travers les fenêtres qui avaient depuis longtemps perdu leurs vitres.

Le train s'élança poussivement à l'assaut des montagnes désertiques de l'arrière-pays. Il était si long et lourd que la locomotive diesel peinait dans la pente. Le train s'immobilisa dans une côte trop raide. Le mécanicien quitta sa cabine et du bord du ballast, il demanda aux passagers de descendre des wagons afin d'alléger la charge. Puis il remonta à son poste et lança le moteur.

Les roues motrices patinèrent en projetant des gerbes d'étincelles. Le train ne parvenait pas à avancer ; heureux encore qu'il ne repartit pas en arrière. Le mécanicien arrêta le moteur. Les problèmes techniques n'étaient plus de mise ; c'était maintenant l'heure de la prière. En rang dans le désert, orientés vers La Mecque et tournant le dos à la locomotive rétive, les hommes se livrèrent à une gestuelle cyclique en psalmodiant des prières : légère courbette la main sur le cœur, ramassés au sol les fesses en l'air, ils se relevaient, se mettaient debout et recommençaient. Je regardais de loin cette gymnastique cultuelle qui me paraissait aussi dénuée de sens que celle pratiquée à l'intérieur des églises dans le pieux vacarme des prie-dieu remués.

Le mécanicien tenta une nouvelle fois de débloquer le train, mais les roues patinèrent de nouveau sur le métal lisse et brillant de la voie ferrée. Des passagers ramassèrent du sable à pleine main et le répandirent sur les rails. Les roues tournèrent un instant à vide avant que les particules de silice favorisent la prise. Le train avançait à l'extrême ralenti afin de permettre aux passagers qui s'étaient éloignés de le rejoindre à la hâte et de remonter dans les wagons.

À plusieurs reprises, le train s'arrêta longuement près de huttes isolées, et plus longuement encore à des villages de quelque importance. Je percevais de la fenêtre de pénétrantes effluves de sable, de végétaux et la pénétrante odeur du feu de bois. Il semblait ne rien se passer lors de ces arrêts. J'entendais parfois la voix du mécanicien, loin devant. Puis le train repartait laborieusement. Il

s'arrêta de nouveau, mais en plein désert cette fois, là où l'unique voie de chemin de fer était dédoublée sur une centaine de mètres. Du temps passa avant l'arrivée d'un train en sens inverse. Il s'immobilisa un moment. Les rames arrêtées côte à côte, les mécaniciens conversèrent un moment, échangèrent des plaisanteries, puis le train d'en face reprit sa route vers Port-Soudan tandis que nous repartions vers le sud.

C'est le lendemain seulement que le train arriva à Kassala, une ville frontière proche de l'Érythrée. La province éthiopienne rattachée contre son gré à l'empire abyssin revendiquait son indépendance les armes à la main.

La gare se trouvait de l'autre côté du large lit à sec de la rivière Gash que franchissait un pont en béton peu élevé et sans rambarde. Le centre ville se réduisait à quelques pâtés de maisons basses à préaux qu'entourait un océan d'habitations traditionnelles blotties de l'autre côté de longs murs aveugles en pisé. L'agglomération s'étendait jusqu'au pied des deux gigantesques pains granitiques des monts Taka, séparés l'un de l'autre par quelques centaines de mètre. Le plus élevé des sommets, le jebel Mokhram, culminait à plus de mille mètres. Au-delà, un large ruban de terre s'étendait jusqu'aux premiers contreforts des montagnes érythréennes. Cette zone frontière n'était parcourue que par les caravanes des tribus Hadendoa reconnaissables de loin à leurs abondante chevelure sphérique piquée d'une épaisse épingle en bois parfois sertie d'argent, et à la longue épée souple qu'ils portaient posée contre la nuque, les mains ballantes reposant à chacune des extrémités.

Je me rendis au poste de police, un ensemble de bâtiments bas entourant une cour carrée, pour faire enregistrer mon passage et obtenir un hébergement aussi avantageux qu'à Port-Soudan. Au milieu se dressait un cube en ciment de quelques mètres de côté, dont l'un complètement ouvert était barré d'épais barreaux. Des dizaines de détenus se serraient dans la surface exiguë de cette bâtisse. Un trou ménagé au milieu de la dalle servait de latrine qui s'écoulait vers l'arrière-cour par une rigole qu'un gardien nettoyait de temps en temps d'un puissant jet d'eau qui repoussait l'urine et faisait gicler les excréments. Ma présence fut pour les détenus une attraction qui brisait la monotonie de leurs jours. Leurs bras sombres tendus à travers les barreaux, ils me hélèrent en arabe mâtiné de bribes d'anglais. C'étaient des détenus de droit commun, la plupart emprisonnés pour une vétille, un chapardage ou un vol. Que

pouvions échanger sinon les habituelles banalités, mon nom et mon pays d'origine ? L'information partait jusqu'au fond de la cellule d'où répondaient des rires.

Le policier auquel j'avais demandé l'autorisation d'installer mon sac de couchage me fit comprendre que cette faveur dépendait de son chef. Je le suivis jusqu'à la porte ouverte d'un bureau miteux. Il échangea quelques brèves paroles avec un officier aux épaulettes bardées d'étoiles en argent qui me jeta un regard soupçonneux. Puis il revint vers moi et me fit patienter sous le préau d'où je pouvais voir l'officier boudiné dans son uniforme qui lisait ostensiblement son journal. Il ne s'agissait pas tant, pour lui, de s'informer des moindres nouvelles du jour que de faire durer la lecture aussi longtemps que possible. De temps en temps, après un long moment le nez plongé dans son journal, il tournait lentement la page, portant son regard de celle de gauche à celle de droite. Arrivé à la dernière page, il relu le journal à rebours ce qui en raison du sens de l'écriture arabe, revenait à tourner les pages comme celles d'un journal occidental.

De longues minutes s'écoulèrent. Il me faisait faire antichambre, il me faisait patienter, dans le sens étymologique du terme : souffrir, supporter. La durée de l'attente était intimement liée de la différence sociale que présumait le policier entre un vagabond planétaire et le représentant de l'ordre établi qu'il était. Je l'observais à distance avec une méticulosité d'entomologiste, ses pieds d'abord chaussés de solides godillots comme en portent toutes les polices et toutes les armées du monde. L'internationale de la volaille commençait là, au ras du sol, avec ces chaussures faites pour écraser. Puis c'était le panneau en bois usé hérité de l'administration coloniale britannique. J'observais les improbables continents que traçaient les vestiges du vernis, les vagues figées des veines... Je voyais des cités à la place des nœuds fendus, des voies de communications le long des fissures et des écailles de peinture. La mouche qui se posa sur le coin du bureau, et que le policier chassa d'un revers de main, était un aéronef venu d'ailleurs. Les yeux du policier dépassaient parfois furtivement du journal. Il m'observait, il tirait une jouissance de ce qu'il prenait pour de la lassitude. Mais c'est parce que le bureau était loin que je me penchais légèrement en avant pour mieux voir la mystérieuse calligraphie inscrite dans le bois. Mon imagination fertile faisait barrage à sa lente et perverse distillation du temps.

L'attente était du temps de vie confisqué, perdu à tout jamais. Le moindre geste d'impatience, le moindre regard furtif à la montre, lui

eussent été intolérables et n'auraient eu pour seul effet que de prolonger l'épreuve, voire l'inciter à quitter son bureau pour une durée indéterminée mais sans que je sois pour autant autorisé à quitter les lieux de la propre initiative, ce qu'il aurait considéré dès son retour comme un intolérable affront. Des voyageurs avaient été expulsés du pays pour moins que cela.

Il dû se rendre compte que j'avais trouvé un moyen d'occuper mon esprit, et donc d'échapper à son emprise, car il déposa son journal et s'y prit ostensiblement à plusieurs fois pour allumer une cigarette avec un briquet rétif. Avait-il estimé l'attente suffisante ou s'était-il lassé ? Il me fit signe d'approcher, d'entrer dans son bureau. Il me désigna une inconfortable chaise et demanda à voir mon passeport qu'il feuilleta négligemment. Il y découvrit les tampons d'entrée et de sortie d'une lointaine escapade au Maroc, des visas pour des pays moyen-orientaux, celui de l'Égypte et ma date d'entrée au Soudan. Il referma le passeport qui claqua contre le bureau. La main posée dessus comme s'il risquait de s'envoler, il me demanda si je comptais prendre l'avion pour Asmara, en Éthiopie. Je lui répondis que non, que j'envisageais de visiter le nord du Soudan – le sud était en guerre depuis des mois – plutôt que de traverser rapidement le pays. Ma réponse flatta son nationalisme et le mit en de bonnes dispositions. Il rouvrit le passeport, le tamponna et le signa. Il fit signe à un policier de s'approcher et lui dit quelques mots. Le policier me conduisit à un emplacement poussiéreux sous l'auvent d'un bâtiment au fond de la cour, où je pourrais déposer mon sac à dos et dérouler le sac de couchage en toute sécurité. Puis il m'offrit du thé.

Je croisais dans les rues de la ville une partie de la faune des voyageurs de l'auberge de jeunesse de Khartoum. Ils s'étaient installés dans un minable hôtel aux petites chambres mal aérées et surchauffées, en attente du prochain vol pour Asmara. Ils mirent de l'animation dans les rues, un peu trop même, lorsqu'ils s'alcoolisèrent avec du mauvais brandy local, hurlant de rire jusque tard dans la nuit à la terrasse du café central. Après s'être envolé le lendemain matin, Kassala replongea dans la torpeur.

* * * * *

Un matin caniculaire de novembre, je traversai l'immense quadrillage de rues perpendiculaires sablonneuses bordées de murs sans fenêtre que hantaient des chèvres faméliques, puis je dépassai de pauvres huttes éparses entourées de branchages de jujubier

hérissés de longue et dures épines qui protégeaient les habitants et le bétail des incursions des léopards descendus de la montagne.

Je marchai droit devant vers le nord-ouest, sur un sol dur parsemé de cailloux, parmi des touffes d'alfa, les jujubiers, et de rares acacias tordus. Je me retournais de temps en temps afin de m'assurer que la ville était toujours en vue. Sans boussole ni autre outil de navigation hormis ma montre – la bissectrice de l'angle formé par la petite aiguille dirigée vers le soleil et la marque des douze heures indique le sud – et sans carte de la région, je ne tenais pas à m'égarer dans le désert.

La chaleur du sol qui diffusait à travers les semelles en caoutchouc, le vent irrégulier et changeant venu des profondeurs sahariennes qui hululait discrètement, et aussi l'aveuglante lumière qui brûlait les yeux, n'avaient rien de commun avec ce que j'avais connu sur les camions et dans les trains. J'étais livré à moi-même dans un univers circulaire plat au-delà duquel il pouvait fort bien ne plus rien exister. Je goûtais la plénitude de la liberté dans une solitude acceptée. Le monde se réduisait à un horizon dont j'occupais le centre.

Une tente noire était dressée au creux d'une légère dépression. Un bédouin qui m'avait vu venir de fort loin se tenait debout et m'attendait. Contrairement aux Hadendoa qui ne portaient que de légers drapés de coton, il était vêtu de riches et lourds tissus.

D'un geste mesuré, il fit signe à sa femme d'apporter le thé. Une autre femme plus jeune, le corps en équerre, époussetait les abords du campement avec un fagot de branchages. Quelques tapis, un sommaire mobilier en bois, s'ordonnaient autour du foyer où rougeoyaient des braises. Le bédouin me fit asseoir sur le rebord d'un lit en cordes. Par dessous la voilure tendue au-dessus du sol, je n'apercevais d'un bourricot que les quatre pattes et la longue corde qui le retenait à un piquet. Des chèvres broutaient une herbe rare et sèche. Le rire cristallin des enfants qui jouaient à proximité se mêlait au murmure de la brise qui gonflait la tente comme une voile.

La femme en longue robe de cuir brun rehaussée de rivets en argent apporta une théière d'argent. Ses poignets et ses bras, au-dessus des coudes étaient ceints de lourds bracelets eux aussi en argent, ornés de boules d'ambre et de fils torsadés. Un châle également clouté d'argent ne laissait dépasser sur son front que des mèches noires en accroche-cœur. Elle portait, réunies à son ceinturon par un fil, une collection de bagues serties de pierres colorées. Dans le

silence et la sérénité des lieux, le bédouin me présenta sans dire un mot d'autres trésors dont il gratifiait ses épouses.

La femme remit la théière fumante à son mari. La singularité de la rencontre, mon éloignement aussi énigmatique qu'inattendu de la ville d'où personne ne venait jamais à lui, l'incita à me dévisager longuement.

Il emplit deux coupes d'un thé âcre préparé avec l'eau tirée d'une outre en peau. Je compris à un geste, à un regard, qu'il attendait que je lui indique où j'allais. Je lui désignais, très loin dans les turbulences de l'horizon, le sémaphore près de la voie ferrée qui vibrait dans l'air incandescent. Une ombre dans son regard exprima un peu d'étonnement.

Il siffla entre ses doigts. Personne n'accorda d'importance à l'incongruité de cet appel strident. Une, puis deux, puis plusieurs gerboises au pelage bleu argenté accoururent du désert en sautillant de leurs longues pattes et se glissèrent sous la tente. Il en ramassa délicatement quelques-unes et m'en remit deux ou trois en souriant. Pas du tout effarouchés, les rongeurs furetaient en toute confiance, se glissaient entre nos doigts, grimpaient sur nos épaules. L'une des gerboises fit un brin de toilette au creux de ma main. Elles partirent ensuite sans se presser. Je les aperçus un moment encore, explorant quelques touffes d'herbe jaunies. Elles se déplaçaient par courses brèves puis s'immobilisaient, bondissaient de ci de là et repartaient. Elles se confondirent bientôt avec l'immensité.

Le bédouin se leva, désigna de nouveau le sémaphore au loin qui flottait maintenant au-dessus d'une nappe d'air brûlant aux reflets de mercure. À mon tour, je montrai le sémaphore, décrivant ensuite un arc de cercle jusqu'à la ville invisible derrière la butte de sable. Il comprit que suivre la voie ferrée me ramènerait à Kassala.

Après quelques minutes de marche, après que la tente eut disparu dans un creux du paysage, j'éprouvais l'étrange impression de quitter un lieu privilégié, une rare et précieuse bulle d'harmonie dans un environnement aride et parfois hostile. De retour en ville, la sensation de déphasage s'accrut. Je ne m'y sentais plus à ma place, à supposer que je ne l'ai jamais été... À Port-Soudan où je n'avais pas trouvé de navire et à Kassala où le vol vers l'Érythrée était trop onéreux et allait à l'encontre de l'idée que je me faisais de la route, je m'étais heurté à l'impossibilité de poursuivre le voyage vers le sud. Je décidai de rentrer à Khartoum où j'aviserais pour la suite.

Chapitre 2

Le passe-frontières

Un français venait d'arriver à l'auberge de jeunesse. Il n'en passait pas beaucoup. Ou plus exactement, peu de voyageurs dans cette région du monde parlaient le français. J'avais acheté juste avant de partir un petit bouquin carré qui tenait dans la main. Sobrement intitulé *Je parle anglais*, il se faisait fort d'enseigner les rudiments de la langue en deux semaines. C'était exactement le délai dont je disposais avant le départ. J'aurais dû d'apprendre l'anglais en classe, en deuxième langue car, proximité de la frontière germanique oblige, c'est l'allemand qui primait. La professeure principale, une petite femme à chignon sèche et sévère, à l'orée de la retraite, un pur produit de la droite maurrassienne, avait décrété qu'en deuxième langue, je ferai de l'italien puisque j'avais négligé l'apprentissage des déclinaisons allemandes. La décision me paru saugrenue ; je n'avais aucune affinité avec l'Italie où je n'étais jamais allé. Le seul agrément du cours d'italien fut la jeune et jolie professeure cinéophile qui commençait chaque cours en demandant aux élèves s'ils avaient vu le dernier film de Michelangelo Antonioni, de Bernardo Bertolucci ou de Federico Fellini. Ces chefs d'œuvre étaient hélas interdits au moins de dix-huit ans. « *Domage* » soupirait-elle avant de s'asseoir à son pupitre et de passer aux exercices.

Je découvris avec bonheur que j'assimilais l'anglais rapidement et sans effort. Je n'en avais toutefois pas encore une maîtrise suffisante pour exprimer des subtilités. Ce n'était pour le moment une langue utilitaire, véhiculaire, directe et sans fioritures. Converser de nouveau en français fut un bonheur.

De grande taille, avec des mèches de cheveux sombres partant dans tous les sens, Joël était sûrement un chat réincarné. Cela ne faisait aucun doute. Il en avait la démarche et la musculature. L'expression profondément ennuyée, tournant lentement sur lui-même comme s'il était en cage, il semblait toujours chercher du regard quelque chose qu'il aurait égaré ou qui lui avait échappé : il réfléchissait.

J'évitais les voyageurs qui trimballaient un volumineux sac à dos tout neuf au contenu soigneusement ordonné, surmonté d'un ridicule

tapis en mousse roulé et sanglé serré. Ils emportaient trop de leur petit confort occidental, des chemises trop propres, des chaussettes et des sous-vêtements, une trousse de toilette incongrue, de la pharmacie sensée conjurer leurs inquiétudes dans ces pays d'accidents et de maladies exotiques. Certains avaient pris une année sabbatique. Le voyage n'était qu'une parenthèse dans une existence prédéfinie. Ils n'avaient pas coupé le cordon ombilical, ils étaient seulement en vacances prolongées.

Grand ouvert, le petit sac à dos informe de Joël laissait entrevoir un dense capharnaüm où se mêlaient des vêtements roulés en boule et tassés dans le fond, une boîte à peinture maculée de couleurs et pleine de tubes de gouache déformés et coulants, de livres de poche au pages écornées de Céline, de Sartre... Ce désordre ambulante fut sympathique.

Lui aussi voyageait avec de petits moyens, sans avoir rien préparé, sans trop se soucier des visas. L'impréparation était un gage d'imprévu, donc d'aventures et de péripéties acceptées d'avance, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Nous voyagions dans la plus complète insouciance, n'ayant que faire d'une couverture sociale et d'assurances contre toutes sortes de risques, et moins encore de l'accumulation de points pour la retraite. Nous n'y pensions pas même. Nous étions libérés du carcan des peurs et des craintes conjurées par une pléthore de polices d'assurance, de garanties et de promesses. Nous assumions notre indépendance. Nous étions libres et sans attache, libérés des lundis amers et de l'oppressante attente du vendredi, des affres du consumérisme qui rongent l'existence et de la frustration d'une vie perdue à devoir la gagner.

Nous traînions le jour dans les rues d'Omdurman, plus vivantes que celles, résidentielles et administratives, de la capitale. Joël achetait pour presque rien des oignons et des tomates goûteuses et sucrées mûries au soleil du désert, du côté de Kassala et de Gedaref. À l'heure du dîner, le fumet qui émanait de la casserole posée sur le filament rougeoyant d'une vieille plaque électrique appâtait les pensionnaires de l'auberge. Certains se risquaient à quémander ce qui se préparait. Joël n'avait pas son pareil pour cuisiner de bonnes choses à partir de presque rien.

Nous nous racontions dans la nuit caniculaire nos vies d'avant le voyage. Vautrés chacun sur notre lit de camp en fer, nous déroulions le fil de nos existences jusqu'au plus tard de la nuit, au grand dam

des voisins de chambrée que nous empêchions de dormir. La distance aidant, nos anecdotes acquéraient un exotisme à rebours. Il me raconta ses années de maison de correction et ses multiples fugues, sa vie de peintre sans le sou à Honfleur, le service militaire dans un bataillon disciplinaire à Djibouti où le relégua l'armée lorsqu'elle se souvint de son passé.

- *C'est de là que tu reviens ?* lui demandais-je.

- *Non, j'y retourne.*

- *Malgré toutes les avanies que tu as subies ?*

- *En fait, quand j'étais en permission, je descendais dans les quartiers autochtones. L'armée, là-bas, ils n'aimaient pas. Des légionnaires ont fini découpés en morceaux dispersés dans des poubelles. Mais les somalis m'avaient à la bonne parce qu'un jour où l'armée avait bouclé le quartier et empêché l'accès à la fontaine publique, j'avais pris les jerrycans des femmes par-dessus des barbelés et je les leur avais remplis et rendus. Les autres troufions se foutaient de moi mais je n'en avais rien à cirer. Ça c'est su dans les quartiers. À cause de cela, j'y étais le bienvenu, je peignais les rues, les gens. J'avais fais le portrait du chef de quartier, et j'avais commencé celui de sa fille.*

Il extirpa de son sac une toile roulée si serrée que la peinture en était craquelée. À la lueur jaunâtre d'une lampe de poche apparut le sombre portrait d'une fillette au teint acajou, les yeux triste dans le clair-obscur d'une case ou d'une baraque. Des écailles de peinture tombèrent sur le matelas en mousse.

- *Je n'ai pas eu le temps de le finir à Djibouti. Je l'ai terminé chez moi dans le Verdon. Je le donnerai au chef dès mon retour.*

La fermeture de la frontière était une mauvaise nouvelle pour Joël. Arrivé par la Tunisie, la Libye où il fut impressionné par les quais en marbre dans les ports, et par l'Égypte. Nous avions en commun la pauvreté de nos moyens qui excluait de prendre l'avion, et l'absence de visa éthiopien. La modicité du séjour à Khartoum nous incita à une attente sans projet promise à s'éterniser.

Joël envisagea d'entrer clandestinement en Éthiopie. Le récit de mon escapade à Port-Soudan et à Kassala, lors de nos veillées, l'intéressa. Je lui décrivis en détail le passage entre les monts Taka, la plaine surchauffée que j'avais aperçue qui s'étendait jusqu'aux montagnes érythréennes. Une alternative consistait à remonter le lit à sec de la rivière Gash. Je lui montrai sur la carte cette avenue

sablonneuse menant directement à Tesséneï, la ville érythréenne la plus proche de la frontière.

- *La région est parcourue d'hommes et de caravanes, lui dis-je. Tu seras repéré de loin à peine sorti de Kassala.*
- *Je voyagerai de nuit, décréta-t-il. La lune est presque pleine, j'y verrai assez pour m'orienter.*

Il quitta Khartoum dès le lendemain et sans même faire étape à Kassala, il s'engagea par une nuit claire entre les deux pitons rocheux, avec pour seul bagage supplémentaire une gourde d'eau en peau qui s'ajoutait à celle en aluminium achetée pour le voyage, et un petit sac de dattes séchées, du concentré d'énergie et de vitamines.

Joël remarqua haut sur la voûte céleste des étoiles plus brillantes que les autres qui formaient un quadrilatère flanqué d'une queue indiquant grossièrement la direction à prendre. C'était la figure céleste du Grand carré de Pégase qu'il confondit avec la Grande Ourse. Pour s'orienter, il se basa sur ce qu'il croyait être une boussole stellaire, ignorant que le déplacement apparent des étoiles l'écarterait peu à peu de son chemin.

Les premières heures de son escapade nocturne, il marcha sans relâche d'un pas alerte dans une brise tiède aux senteurs de poussière et de graminées. La plaine endormie s'étendait loin devant lui sous la lueur laiteuse d'un splendide clair de lune. Des froissements dans les recoins obscurs de la végétation clairsemée trahissaient parfois le passage furtif d'une hyène ou d'un chacal intrigués par ce singulier visiteur.

En dépit de la cadence soutenue de son pas, les montagnes lui parurent toujours aussi lointaines. Il avait l'impression de cheminer sans avancer, comme si les montagnes se dérobaient au fur et à mesure de sa progression. Il mit ce phénomène sur le compte de la nuit qui faussait la perception, donnant l'étrange impression que la sombre et précise ligne de crête s'éloignait sans cesse.

Un formidable vacarme enfla loin derrière lui et roula longuement à travers la plaine comme une immense vague sonore suivie d'un silence de mort. Il se retourna pour savoir d'où provenait l'explosion, mais il ne vit rien. Il marcha longtemps encore, jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Le rosissement du ciel à sa gauche lui révéla son erreur de navigation. Sans l'infléchissement de trajectoire induite par le Grand carré de Pégase, il se trouverait certainement déjà en Érythrée alors que depuis des heures, il longeait la frontière sans jamais s'en approcher.

La température augmenta aussi rapidement que le soleil s'élevait dans le ciel à présent très clair. Joël se dissimula entre des buissons d'épineux pour faire le point. Il n'avait pas touché à sa réserve d'eau qui durerait toute la journée s'il parvenait à résister à la tentation. Il aperçut au loin, dans la vibration de l'air déjà surchauffé, la minuscule silhouette indécise d'un dromadaire qu'accompagnaient les silhouettes brouillées de quelques Hadendoa, les bras reposant sur une épée, un bâton ou un fusil.

Il reprit précautionneusement sa marche. Il avançait désormais à découvert, scrutant les environs afin de voir avant d'être vu, prêt à se mettre à l'abri des graminées si des hommes venaient à croiser sa route. Il s'interrogea sur le nombre de kilomètres qu'il avait parcouru, sur l'endroit exact où il se trouvait. La chaleur suffocante chargée d'entêtants relents végétaux l'incitait à boire un peu de la modeste réserve d'eau qu'il avait emportée, mais il s'efforça de n'en rien faire. Au milieu de la matinée, il s'autorisa cependant une gorgée tiède.

En début d'après-midi, il repéra les premières habitations d'une localité à quelque distance, de misérables maisons de plain pied aux toits en tôle et aux murs blanchis à la chaux, alignées le long d'une ravine, quelques cases rondes aussi en pisé, surmontées d'un toit conique fait de branchages. Il approchait de Tessénéi.

Il croisa un paysan portant une tige en coton par-dessus des vêtements occidentaux en loque, qui ne sembla guère étonné de sa présence aux abords du village. Des femmes aux cheveux noués dans le cou en paires de boules sarclaient un champ. L'une d'elle se releva et lui offrit de l'eau d'un bidon en plastique qu'elle versa dans une coupe en bois. Elle lui donna aussi un fruit désaltérant qui lui était inconnu. Mais à peine Joël s'était-il engagé dans la rue principale bordée de maisons décrépites qu'une jeep pila à sa hauteur. C'étaient des soldats dont l'uniforme plus clair et un peu flottant était différent des uniformes soudanais plus stricts. Méfiants et intrigués par cet étranger venu de nulle part, ils l'entourèrent, le doigt sur la détente de leur arme.

- *Come on ! Come on !* aboya l'un d'eux en lui faisant signe, de la pointe de son fusil d'assaut, de montrer dans la jeep.

Ils l'embarquèrent au poste et l'amènèrent sous bonne garde dans une pièce vide et nue où des fusils américains M16, une mitrailleuse et des chargeurs garnis s'entassaient à même le sol. Les soldats étaient contrariés et embarrassés de leur prise dont ils ne savaient que faire. C'était la première fois qu'ils arrêtaient un étranger, qui plus est un européen dont ils saisissaient mal la raison de sa présence en ces lieux reculés.

Un officier, à en croire les étoiles sur chacune de ses épaulettes, l'ascendant qu'il semblait avoir sur les autres soldats et son anglais correct, entra dans la pièce. De fort mauvaise humeur, il demanda à Joël de lui présenter son passeport. Il le feuilleta nerveusement mais ne trouva pas de visa éthiopien. Il bombardait Joël de questions : quelle était sa nationalité ? Par quelle route était-il arrivé à Tessénéï ? Où allait-il ? Savait-il qu'il était entré illégalement en Éthiopie ? Joël répondit calmement par des phrases brèves et laconiques. L'officier l'informa que la région était dangereuse, infestée d'insurgés qui tiraient sur tout ceux qui n'étaient pas des leurs. Des puits étaient empoisonnés, de nombreuses mines antipersonnel subsistaient en dehors des pistes sûres connues seulement des caravaniers. L'immigration illégale était punie d'années de prison, et l'espionnage plus lourdement encore.

Joël n'avait que faire de ces menaces. Il était parvenu à entrer en Éthiopie et la seule chose qui lui importait était la suite des événements. Allaient-ils le garder, le conduire jusqu'à Asmara, la capitale provinciale, pour le remettre à des instances supérieures, voire au consulat de France qui l'aiderait certainement à régulariser sa situation ?

L'officier s'adressa aux soldats, leur donna des ordres d'un ton péremptoire, puis il quitta la pièce. Un soldat s'empara de la mitrailleuse et engagea un chargeur.

- *Come on*, dit-il à Joël en faisant signe de le suivre.

Joël s'installa à l'arrière de la Jeep, sous bonne garde, un soldat de chaque côté. Un autre s'était mis au volant et à sa droite, son collègue avait abaissé le pare-brise afin d'installer la mitrailleuse dont les pieds reposaient sur le capot. Joël comprit que ses anges gardiens le ramenaient vers Kassala.

La jeep s'engagea lentement sur une piste à peine tracée. Elle roulait précautionneusement, peut-être à cause des mines ou par crainte d'une embuscade. À proximité d'un épais roncier, elle ralentit, s'arrêta. Le soldat prit la mitrailleuse, se leva de son siège et, debout dans l'intense lumière, il arrosa le buisson d'une longue et bruyante rafale qui hacha la végétation tandis que les douilles retombaient en étincelante pluie métallique.

La jeep repartit à petite allure. Elle s'arrêta une fois encore près d'un roncier que la mitrailleuse déchiqueta en brindilles. Loin de la piste, des Hadendoa hiératiques parcouraient la plaine, suivis de leur dromadaire. Ils roulèrent ensuite jusqu'aux massifs rocheux à l'entrée de Kassala. Là, ils attendirent dans le silence qu'un homme enturbanné et en gandourah bleutée arrive en Land-Rover. Il prit livraison de Joël et roula jusque dans la cour du poste de police. L'officier auquel j'avais eu affaire sermonna longuement Joël qui n'en avait que faire. L'officier était vexé qu'un touriste ait échappé à la vétilleuse surveillance de ses hommes. Il fut signifié à Joël de retourner à Khartoum dans les vingt-quatre heures et ne plus jamais remettre les pieds à Kassala.

* * * * *

Nous étions au même point tous deux, bloqué à Khartoum après nos échecs pour quitter le pays. Contourner l'Éthiopie par l'ouest et le sud ? Nous n'y songions même pas à cause de la guerre dans les provinces méridionales. Une autorisation spéciale était requise pour se rendre dans ces contrées troublées.

Nous traînâmes de nouveau notre oisiveté dans la fournaise des rues empoussiérées de Khartoum. La ville ne sortait de sa torpeur qu'au crépuscule, lorsque s'allumaient les lampes à acétylène au-dessus des étals, sur les marchés en plein air. Sur le bord des trottoirs, des marchands ambulants touillaient leur lessiveuse fumante et préparaient des platées de fouhl à la demande. D'autres jetaient dans de grands mixers des morceaux de citrons verts et des cubes de glaces, qu'ils nappaient d'une rasade d'eau avant d'ajouter du sucre et de mélanger le tout dans le hurlement strident de leurs appareils.

Nous étions conviés tous les soirs à partager le fouhl à même le trottoir par des ouvriers et des journaliers en guenilles. Comme lorsque j'avais visité la ville avec Wolfgang, ils nous interpellaient de loin, faisant de la place pour nous asseoir parmi eux. Ces moments

de convivialité étaient devenus un rituel vespéral auquel nous n'échappions pas. Ils posaient à chaque fois les mêmes questions auxquelles nous répondions d'un mot ou deux. Nos efforts pour comprendre et les réponses qu'ils obtenaient les flattaient et les amusaient.

Un soir que nous dînions en face de l'entrée d'un hôpital, dans une rue peu passante bordée de tamaris, des femmes en ample gandoura noire, assises en tailleur contre un pilier du porche, se lamentaient, secouées de sanglots. Quelqu'un venait de décéder. Leur douleur portait loin dans la rue, jusqu'au croisement où la circulation était plus dense. Elles se relayaient dans l'affliction, de sorte que si dans leur assemblée des femmes s'arrêtaient de pleurer pour reprendre leur souffle, d'autres, les yeux et les mains levés vers le ciel, relançaient d'un cri déchirant le concert des lamentations qui reprenait de plus belle. C'étaient des pleureuses professionnelles ; elles avaient le deuil vénal et l'ululement tarifé. Pas étonnant qu'en face, le café fut quasiment désert. L'affliction théâtralisée n'encourageait pas les agapes. Nous n'avions que faire de ces manifestations qui par leur excès perdaient toute crédibilité. Le tenancier du café nous servit en lançant un regard mauvais vers les femmes.

Un grand Noir entièrement nu, plus noir que la nuit, était assis contre l'autre pilier du porche à quelques pas des pleureuses trop absorbées dans la simulation du malheur pour accorder un regard à un moins que rien. Ses longues jambes écartées, le corps rejeté en arrière, il mêlait ses éclats de rires spasmodiques aux clameurs funèbres. C'était sans doute un Dinka ou un Nuer arrivé d'une province du sud que l'isolement et la misère avaient fait sombrer dans la folie. Il se masturba frénétiquement dans l'indifférence générale. Réduit à moins que l'humanité, ses actes n'avaient plus aucune signification. Ses gestes les plus inconvenants, impensables et inacceptables dans d'autres circonstances n'existaient pas. Il éclata de rire tandis que des jets laiteux se perdirent dans le caniveau. Puis il se leva dans la lumière blafarde d'un réverbère et marcha tranquillement vers le bout de la rue.

* * * * *

Des jeunes soudanais fréquentaient l'auberge de jeunesse. Ils se prétendaient étudiants et l'étaient probablement au vu de leur accoutrement, chemise repassée et jean's de marque. Ils

prétextaient le désir de pratiquer l'anglais tout en jetant de furtifs coups d'œil alentours dans l'espoir généralement déçu d'apercevoir une belle étrangère. Car des filles aussi voyageaient seules, mais elles n'étaient pas nombreuses. Ils se rabattaient alors sur d'oiseuses causeries à propos de la gent féminine des pays occidentaux. Ils nous interrogeaient inlassablement sur comment cela se passait chez nous, s'il était vrai que l'on y faisait l'amour dans la rue, sur la facilité des femmes à se donner, toutes choses qui exacerbait leur libido refoulée et les laissaient rêveurs.

Ils ne connaissaient rien des femmes, hormis leur mère – sacralisée – et leurs sœurs, minimisées. La moindre concupiscence confinait à l'inceste. Il ne leur restait comme terrain de chasse que les terres étrangères, à l'instar de celles que razziaient naguère leurs ancêtres pour s'approprier les vierges dont ils feraient leurs épouses, et faire des autres des servantes et des esclaves.

La simple évocation de la France, terre d'élégance et de charme féminins, les émoustillait. Le regard brillant, ils fantasmaient sur des copulations qu'ils n'avaient jamais connues autrement qu'en dépravations imaginaires dans des contrées d'abondance sexuelle où il leur suffirait de siffler une fille pour qu'elle se soumette et couche. Mais ils n'osaient pas même aller aux putes à Omdurman.

Pour surmonter la misère sexuelle que leur imposaient une religion et une société cadennassées, ils s'inventaient d'illusoires paradis que leur promettaient leurs croyances. Il était vain de leur affirmer qu'ils se fourvoient. Plus nous nous y employions, plus ils étaient persuadés que dans nos contrées dont ils ne connaissaient rien, la réalité était bien au delà de leurs fantasmes les plus dissolus. Des racontars d'amis revenus des pays lointains les confortaient dans leurs certitudes.

- *Les filles sont partout des putes sauf chez vous, n'est-ce pas ?* leur demandais-je par allusion au proxénète d'Omdurman.
- *Ce n'est pas ce que nous voulions dire*, bredouilla l'un d'eux.
- *Mais c'est pourtant ce que vous ne cessez d'affirmer. Et comment se fait-il que nous ne croisions aucune femme jeune et jolie dans les rues de la ville ? Où sont-elles ? Où sont vos sœurs et vos cousines ?*

Ces interrogations suscitérent un trouble gêné. Nous devenions le loup dans la bergerie, nous avions des visées sur leurs femmes,

nous allions à l'encontre de la charia, selon laquelle un musulman peut prendre une femme non musulmane, mais une femme musulmane ne saurait se commettre avec un infidèle. Ils n'osaient cependant pas argumenter de crainte de contredire la modernité dont ils se réclamaient. Ils tentèrent vaguement de justifier le pouvoir masculin et l'incarcération domestique des femmes par de pauvres mots, des lieux communs qu'il nous fut facile de balayer. Ces laborieuses mises au point finirent par nous lasser.

Un soir que plusieurs de ces étudiant s'étaient réunis dans une chambrée pour fantasmer sur les filles occidentales, Joël leur tint ce langage :

- *Vous voulez des filles ? Mais vous ne savez pas ce que c'est de rentrer tous les soirs chez soi et d'en trouver deux ou trois vautrées sur le paillason qui vous attendent pour baiser, raconta-t-il pathétiquement. On ne peut plus dormir tranquille. Elles en veulent et en redemandent, c'est un enfer. C'est pour cela que j'ai choisi de voyager dans votre pays. Ici au moins, vous savez les tenir, elles se tiennent tranquille. Vous ne savez pas la chance que vous avez !*

Cette révélation les mit en rut :

- *Je veux aller en France ! Je veux aller en France,* couinèrent-ils en se tortillant comme pris d'un besoin pressant.

Pour enfoncer le clou, Joël exhiba un billet de cent francs représentant la Liberté guidant le peuple, d'après le tableau d'Eugène Delacroix :

- *Des femmes nues, on en a jusque sur le billets de banque !* s'exclama-t-il.

Les jeunes soudanais ouvrirent des yeux ronds en découvrant un sein sur un billet de banque.

- *Votre gouvernement tolère cela ?* se hasarda timidement l'un d'eux.
- *C'est lui qui imprime les billets,* répondit Joël.

Ils quittèrent l'auberge, songeurs et excités.

* * * * *

Un autre français déposa son baluchon dans la cour de l'auberge de jeunesse. C'était un prénommé Roland, le visage tout en poils, en route pour Juba dans le Soudan du Sud. Sans motif valable pour s'aventurer dans cette région en guerre autre que la réalisation d'un

reportage qu'aucun journal ou magazine lui avait commandité, nous doutions que les autorités lui accordent un laissez-passer. On en rencontrait parfois sur la route, de ces photoreporters en herbe qui espéraient démarrer dans la profession en rapportant des images d'un conflit méconnu dont aucune rédaction ne voudrait, car peu vendeur.

Roland ne traînait guère dans l'auberge de jeunesse. Il se rendait en ville à de mystérieux rendez-vous où il tentait de rencontrer des informateurs ou des contacts qui lui permettraient de s'introduire dans les régions interdites. Les rendez-vous avec des responsables politiques furent souvent reportés au lendemain, puis d'un jour encore, puis reportés à plus tard. Il apprit à ses dépens les trois mots d'arabe qui sous-tendaient et tractations dans le pays : boukhra, « demain », qui se traduisait par « aux calendes grecques », badén, « après », qui équivalait à « on verra ça plus tard » et enfin rhalas, « assez », à prendre au pied de la lettre. Toutes les tractations dans tous les domaines s'articulaient autour de ce lexique.

Notre Rouletabille rentra un matin du centre culturel français la mine défaite, sombre et contrarié. Il venait de découvrir dans l'entrefilet d'un magazine américain qu'un accord avait été signé entre les rebelles du sud et les autorités du nord. Son sujet de reportage était devenu sans objet. Il se retrouvait à Khartoum sans but ni raison. La fin des embuscades, des viols et des massacres était pour lui une calamité. Mais il ne voulait pas rentrer en France sur un échec.

Joël lui ayant vanté le Territoire Français des Afars et des Issas et Djibouti, sa capitale, Roland se dit qu'il y avait peut-être quelque chose à faire dans ces terres qu'avaient parcourus Arthur Rimbaud, Henri de Monfreid, Albert Londres, Joseph Kessel et d'autres aventuriers et grands reporters. Joël assura Roland qu'il lui trouverait du travail là-bas, qu'il pourrait se refaire financièrement et trouver un nouveau sujet de reportage. Séduit par cette perspective, Roland proposa un marché à Joël : il lui offrirait le billet d'avion pour quitter le Soudan en échange de ses bons offices une fois arrivés au TFAI.

Tous deux se renseignèrent dans les agences de l'Ethiopian Airlines et de la Sudan Airways. Le vol de Khartoum vers Addis-Abeba, la capitale de l'Éthiopie, étant trop onéreux, ils optèrent pour le saut de puce de Kassala à Asmara. Mais pour Joël, cela supposait un retour dans la ville d'où il avait été expulsé.

Quelques centaines de kilomètres n'étaient rien pour un voyageur au long cours. Pour meubler mon oisiveté, je décidai d'accompagner Roland et Joël jusqu'à l'avion, un peu comme à Paris j'aurais raccompagné des amis jusqu'à la prochaine station de métro.

Nous quittâmes l'auberge de jeunesse dans le froid perçant des dernières heures de la nuit. Le parking des camions se trouvait à Khartoum Nord, de l'autre côté du pont en fer qui enjambait les sombres et puissants remous du Nil bleu. À cinq heures du matin, la circulation était nulle. Des chiens aboyaient au loin.

Nous arrivâmes sur l'esplanade avant les premières lueurs de l'aube. Des camions hors d'âge et tout en rondeurs, semblables à ceux qui m'avaient transporté à travers le désert de Nubie, étaient éparpillés en tous sens. Tout autour de la place, les baraques mitoyennes des vendeurs de boissons chaudes et de platées de fèves tièdes et huileuses fumaient dans les vestiges de la nuit. Un thé brûlant nous réchauffa de l'intérieur, chassant le froid qui nous glaçait jusqu'aux os.

Les mécaniciens loqueteux, couverts de cambouis, travaillaient sous les moteurs et vérifiaient les pneus. Les chauffeurs drapés dans leur gandourah impeccable, la tête ceinte d'un turban blanc, sirotaient du thé en conversant entre eux. Le chargement des camions allait bon train. Des sacs d'oignons et des caisses de bières étaient hissés sur les plateaux, des moutons rétifs qui bêlaient désespérément étaient poussés sans ménagement sur le chargement. Arrimées aux ridelles, des outres faites de la peau d'une seule chèvre contenaient une eau brunâtre que rafraîchissait le vent. Les mécaniciens appelaient les passagers en criant les destinations d'une voix aigrelette :

- *Gedaref ! Gedaref ! Gedaref !*

- *Atbara ! Atbara !*

- *Kassala ! Kassala ! Kassala !*

- *Wad Madani ! Sennar !*

Des camions quittaient l'esplanade à grands concerts de klaxons musicaux. La *Cucaracha* était un succès local. Les quelques notes de cette chanson mexicaine couinèrent fréquemment dans l'odeur mêlée de poussière, de gasoil et de grailon. Nous n'avions toujours pas trouvé de transporteur. Les étrangers étaient une bonne affaire. Des camionneurs méprisants multipliaient le prix de la course par deux ou par trois et ne marchandait pas. Des voyageurs qui se

rendaient à Kassala pour prendre l'avion, ils en voyaient passer toutes les semaines.

La place dans la cabine était la plus coûteuse à cause de l'insigne privilège d'être installé près du chauffeur, à l'abri du vent et de la poussière, mais c'était aussi la plus inconfortable car il n'était pas rare que quatre personnes s'y pressent pendant les heures que durait le trajet.

Un camionneur accepta de nous prendre pour un prix raisonnable. Nous nous installâmes sur des cartons, entre quelques sacs et parmi une dizaine de soudanais qui nous ignorèrent. Plusieurs camions partirent en même temps que le nôtre dans des volutes de poussière que le vent déjà brûlant emportait au loin. Le désert plat comme une assiette commença dès la sortie du parking. Chaque chauffeur choisit sa trajectoire sur une piste indécise qui se démultiplia en un éventail de plusieurs centaines de mètres de large.

Notre camion prit de la vitesse, bondissant au gré des creux et des bosses, et avec lui son chargement, et aussi ses passagers stoïquement cramponnés tant bien que mal aux ridelles. Le désert s'étendait à perte de vue sans la moindre aspérité, hormis les touffes d'alfa éparses qui poussaient chichement de l'Atlantique à la mer Rouge. Le vent formait aux alentours des tornades de poussière et de débris végétaux, des haboub qui faisaient parfois la course avec le camion et nous cinglaient le visage lorsqu'il leur coupait la route. Les passagers parlaient peu, le regard fixé sur l'infini décor. Des nombreux camions au départ, il n'en resta qu'un ou deux qui traçaient la parallèlement la route de chaque côté, à grande distance, en soulevant des nuages de poussière. Les autres avaient bifurqué dans différentes directions.

Au milieu de la journée, un caillou apparut droit devant. D'abord à peine visible, vibrant dans l'air surchauffé au ras du sol, il grossit jusqu'à devenir un monticule, puis un pain de sucre rocheux grand comme une maison, puis grand comme un immeuble, puis par un étonnant phénomène optique, il s'éleva au-dessus du sol tandis qu'un autre caillou identique se mit à son tour à grossir au ras du sol, poussant la base du premier au-dessus du sol. Les montagnes furent bientôt l'une sur l'autre, superposées sur le sol incandescent comme du métal fondu. Une main invisible gomma la montagne du dessus et il ne resta bientôt qu'un seul rocher, le jebel Queili que le camion dépassa à toute allure sans s'arrêter.

Longtemps après le jebel, les camions qui suivaient les pistes parallèles convergèrent vers des cabanons en branchages plantés au milieu d'un nulle part que délimitait un horizon circulaire de chaleur vibrante. Les camionneurs s'arrêtèrent longuement dans ce lieu où le temps semblait suspendu. On y servait du thé brûlant et du café fort parmi les tornades de poussières qui naissaient spontanément, erraient quelques instant puis s'évanouissaient. C'était le moment de se dégourdir les jambes. Roland offrit des cigarettes aux chauffeurs, des Gauloises inconnue ici. Un geste qu'ils apprécièrent, eux qui achetaient ordinairement leurs Benson & Hedge à l'unité, tant elles étaient chères.

Les camions reprirent la piste. La prochaine étape était la petite ville de New-Halfa, près d'un oued à sec. Les camionneurs s'y arrêtaient et ceux qui arrivaient tardivement y faisaient étape pour la nuit. Le poste de police se trouvait fort opportunément sur la grande place centrale. Cette perspective inquiéta Joël. Il craignit que les policiers aient reçu des instructions de leurs collègues de Kassala, et que s'ils le reconnaissaient, ils le retiendraient des heures durant ou le renverraient à Khartoum, ce qui lui ferait manquer l'avion.

Il restait encore une bonne heure de route avant d'arriver à New-Halfa. Un clair de lune d'une intense luminosité baignait le désert. Le regard portait loin dans une lumière de mauvais rêves. La relative obscurité ne ralentissait pas la course du camion qui roulait et tanguait sur les vagues minérales, glissant dans de profondes ornières comme sur d'épais rails se sable. D'innombrables gerboises bleutées aux longues pattes arrière bondissaient en tous sens dans les phares qui ne portaient qu'à quelques mètres. Beaucoup retombaient sous les roues qui les laminaient aussitôt, la nuit engloutissait celles qui se jetaient de côté.

Droit devant, une faible lueur orangée émanant des éclairages publics signala une agglomération aussi sûrement qu'un phare côtier. Joël n'était pas tranquille. Kassala n'était pas loin ; des policiers pourraient le reconnaître... Il fouilla dans son sac et en sortit le tissu d'une petite tente canadienne.

- *On se planque là-dessous et on en bouge plus*, dit-t-il.

Nous nous couchâmes transversalement sous la toile mince à travers laquelle nous devinions la lueur diffuse des réverbères que nous dépassions à intervalles réguliers. Les soudanais, nos silencieux compagnons de voyage depuis le matin, ne s'étonnèrent

pas de notre manège. Ils savaient les étrangers excentriques, capables de curieux comportements. Peut-être pensèrent-ils que nous cherchions seulement à nous protéger du courant d'air glacé de la nuit.

Le camion chahutait moins. Il roulait droit, sans cahot. Nous étions maintenant sur le goudron. Il s'arrêta dans un léger crissement de freins. Nous devinâmes de dessous la toile les soudanais qui se levèrent et enjambèrent le hayon arrière. Une portière de la cabine claqua, puis l'autre. Nous entendîmes des pas à proximité. Des gens tournaient autour du camion, d'autres pas se rapprochaient. Nous entendîmes des voix à proximité, un homme questionna le chauffeur dans une langue dont nous ne connaissions que quelques bribes apprises les trottoirs, cependant suffisantes pour comprendre la réponse :

- *Talata franzaoui*, « trois français ».

Quelqu'un se hissa aux ridelles du camion, du côté de nos pieds. Il tenta de tirer la toile de tente qui nous recouvrait entièrement. Nous la tirâmes dans l'autre sens. Il essaya de nouveau ; nous tirâmes plus fermement encore. Il n'insista pas.

Le camion reprit la route. La nuit n'était pas trop avancée lorsqu'il franchit le pont traversant le lit à sec et sablonneux du Gash. Il s'arrêta aux premières maisons. Nous descendîmes. Nos chemins se séparaient ici. Nous avions échangé nos adresses quelques jours auparavant. Chacun les avait notées sachant que les chances étaient infimes pour que nous nous revoyions. Les amitiés de voyage étaient de circonstance. Elles ne duraient que le temps du parcours commun et ne devenaient ensuite qu'une trace, une adresse lointaine qui resterait probablement inutilisée et se perdrait un jour.

Il n'était pas question pour Joël d'entrer dans la ville où il serait assurément reconnu. Lui et Roland choisirent de dormir à la belle étoile. Je déposais dans l'indifférence générale mon baluchon sous l'auvent du poste de police où j'avais déjà été hébergé.

Des pleurs et des lamentations fusaient de la lourde grille de la prison. Des policiers hilares poussaient dans la cellule commune deux gamins en haillons d'une dizaine d'années qui s'accrochaient avec l'énergie du désespoir à la porte à barreaux entr'ouverte. Ils avaient été surpris à renifler des chiffons imbibés d'essence. Des bras vigoureux les projetèrent dans la noire promiscuité de la geôle qui exacerbait les sens des détenus.

Le silence retomba dans la cour du poste de police. Je déroulai mon sac de couchage et me glissai dedans. Le ciment diffusa longtemps à travers le mince tissu la chaleur accumulée tout au long de la journée.